



HAL
open science

Sur les traces des disparus

Maxime Decout, Yona Hanhart-Marmor

► **To cite this version:**

Maxime Decout, Yona Hanhart-Marmor. Sur les traces des disparus. Europe. Revue littéraire mensuelle, 2023, Enquêter sur la Shoah aujourd'hui, 1125-1126, pp.3-8. hal-03952985

HAL Id: hal-03952985

<https://hal.science/hal-03952985v1>

Submitted on 23 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SUR LES TRACES DES DISPARUS

1997 : Patrick Modiano publie en France *Dora Bruder*, un récit dédié à la reconstitution de l'existence d'une jeune fille juive disparue durant l'Occupation. 2006 : Daniel Mendelsohn publie aux États-Unis *Les Disparus*, où il recompose une partie de la vie de sa famille exterminée à l'Est. Ces deux œuvres, qui forment des jalons essentiels dans l'évolution de notre littérature, ont pu faire figure de météores à leur parution. Certes des enquêtes sur les victimes de la Shoah avaient été menées dès l'après-guerre, mais ces deux textes frappent parce qu'ils ont été entrepris plus de cinquante ans après les événements alors que tout laissait penser qu'il ne subsistait plus aucune trace. Ils inaugurent un nouveau temps pour la mémoire et pour l'écriture après la Shoah.

Depuis, les récits d'enquête consacrés aux victimes du génocide se sont multipliés sur la scène littéraire internationale. La France ne fait pas exception, et a vu naître, au cours de ces dernières années, des investigations très diverses. Certaines se présentent comme des fictions, comme *L'Origine de la violence* de Fabrice Humbert, quand d'autres relèvent de la non-fiction, comme *Lettres d'amour en héritage* de Lydia Flem, *C'est maintenant du passé* de Marianne Rubinstein, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* d'Ivan Jablonka, *Sur la scène intérieure* de Marcel Cohen ou *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* d'Hélène Cixous. Les formes mobilisées sont elles aussi plurielles, du roman graphique (*Nous n'irons pas voir Auschwitz* de Jérémie Dres) au documentaire (*Les Enfants du 209 rue Saint-Maur* de Ruth Zylberman), en passant par le film de fiction (*Lune de miel* d'Élise Otzenberger).

Encouragées par le retour au récit qui a animé la littérature à partir des années 1980¹, ces investigations contribuent aux inflexions les plus décisives de l'écriture contemporaine². Elles accompagnent le développement d'une « littérature relationnelle³ » en tissant, de mille manières, des liens entre les enquêteurs et leurs ancêtres mais aussi avec les témoins qu'ils interrogent, les différentes personnes qu'ils rencontrent durant leurs investigations et enfin avec leurs propres parents, lorsque leur quête leur donne l'occasion de remodeler une relation rendue défailante par les non-dits et les secrets.

Car à l'origine de ces textes, se tient une impulsion commune : le désir d'un enquêteur ou d'une enquêtrice, sans expérience directe des événements, de découvrir ce que fut la vie de certains disparus. Pour cela, l'écrivain se rend sur les lieux, interroge des témoins, ausculte des documents. Dans une époque caractérisée par son goût de l'archive⁴ et par sa prédilection pour les récits de filiation⁵, ces enquêtes partagent une même ligne d'horizon : restituer les choses le plus fidèlement possible. Pareil impératif proscrit pour elles toute possibilité de jouer avec les faits et les documents, de brouiller la frontière entre le réel et la fiction, de subvertir le savoir, comme le font

¹ Voir notamment Dominique Viart (dir.), *Écritures contemporaines*, I, « Mémoires du récit », Caen, Lettres modernes Minard, 1998 et *Écritures contemporaines* II, « États du roman contemporain », Paris, Lettres modernes Minard, 1999, ainsi que Dominique Viart, *Roman français au XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1999.

² En particulier le développement plus large du genre de l'enquête. Voir Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête*, Paris, Corti, « Les essais », 2019.

³ Dominique Viart, « Comment nommer la littérature contemporaine ? », *Fabula*, « Atelier de théorie littéraire », 2019, https://www.fabula.org/atelier.php?Comment_nommer_la_litterature_contemporaine.

⁴ Voir Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, « Points. Histoire », 1997 [1989].

⁵ Sur cette question, voir notamment Dominique Viart, « Filiations littéraires », dans *Écritures contemporaines*, II, *op. cit.*, p. 115-139, et Laurent Demanze, *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, Corti, « Les essais », 2008.

nombre de récits contemporain. Leur objet le leur interdit : un meurtre de masse dans lequel les bourreaux avaient mis un point d'honneur à liquider les preuves. Marc Nichanian l'affirme de la manière la plus nette qui soit : « Le génocide n'est pas un fait. Ce n'est pas un fait parce que c'est la destruction même du fait, de la notion de fait, de la factualité du fait⁶ ». Son essence est de préparer la négation des faits, d'être un projet qui se conçoit à l'avance comme destruction non seulement des victimes et des témoins mais aussi des traces et du souvenir de leur assassinat. « Avec Auschwitz, disait Lyotard, quelque chose de nouveau s'est produit dans l'histoire, qui est que les faits, les témoignages (...), les documents, (...) tout ceci a été détruit autant que possible⁷ ». « Tout a commencé par cette perversion des archives⁸ », précise de son côté Marc Nichanian. Voilà pourquoi tout jeu désinvolte avec l'archive est impensable. Voilà pourquoi la forme de l'enquête est aujourd'hui requise face à des disparus privés d'histoire et de documents.

On comprend que, dans ces conditions, l'investigation soit viscéralement attachée à un modèle historiographique, essentiel pour rétablir les faits qui ont été gommés. Mais ce modèle génère aussi un certain nombre d'insatisfactions, notamment parce qu'il rend compte des événements dans leur globalité et ne permet donc pas de donner une visibilité à ceux qui n'ont pas laissé de trace dans la grande Histoire, aux victimes anonymes et aux sans-voix. Consacrées à des individus pour la plupart d'humble condition, immigrés sans ressources qui furent broyés par la machine génocidaire, les enquêtes contemporaines mobilisent d'autres démarches, qui ont pris leur essor à la fin du XX^e siècle : l'histoire des vies ordinaires – développée par Michel Foucault puis Alain Corbin – et la microhistoire – dont le promoteur fut Carlo Ginzburg et dans laquelle il s'agit d'abandonner l'étude des masses pour s'intéresser aux individus⁹. Sans oublier que, tournées vers le passé, ces enquêtes s'inscrivent pleinement dans un présent, celui de l'enquêteur qui fait le récit de son investigation. Aussi doivent-elles souvent quelque chose à l'ego-histoire, ce courant historiographique dans lequel l'historien n'hésite plus à parler de lui-même. C'est de la sorte que ces enquêtes participent, à leur manière, à la redéfinition des territoires respectifs de l'histoire et de la littérature, dont les frontières établies ont été perturbées au cours de ces dernières décennies, tant par les historiens que par les écrivains. Les récits d'investigation mettent en question, et peut-être en cause, les formes traditionnelles de l'historiographie à qui ils empruntent une partie de leur démarche pour les déborder depuis la littérature et inventer leurs propres méthodes¹⁰.

Si ces enquêtes s'écrivent donc à la fois avec et à rebours de l'historiographie traditionnelle, il faut rappeler qu'elles prennent aussi place dans une époque marquée par son obsession mémorielle et son besoin de commémorations, dans un monde jalonné par ses lieux de mémoire et ses musées¹¹. Or elles ne se contentent pas de redoubler un quelconque devoir de mémoire collectif. Elles explorent les plis et les replis de la mémoire institutionnalisée en se mettant en quête d'une mémoire individualisée. Elles participent ainsi d'une ambition contemporaine centrale : faire du passé non une temporalité détachée de l'ici et du maintenant, qu'on ne pourrait connaître que de l'extérieur, mais une dimension vécue, intimement reliée à notre expérience

⁶ Marc Nichanian, *La Perversion historiographique. Une réflexion arménienne*, Paris, Lignes, « Essais », 2006, p. 9.

⁷ Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Paris, Minuit, « Critique », 1983, p. 92.

⁸ Marc Nichanian, *op. cit.*, p. 50.

⁹ Dans le contexte de la Shoah, voir le volume du *Genre humain*, « Pour une microhistoire de la Shoah », n° 52, 2012/1, et en particulier la présentation de Tal Bruttman, Ivan Ermakoff, Nicolas Mariot et Claire Zalc, « Changer d'échelle pour renouveler l'histoire de la Shoah » (p. 11-15).

¹⁰ Sur ce point, voir notamment l'analyse de Dominique Viart, « La mise en œuvre historique du récit de filiation : Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus d'Ivan Jablonka », *Revue des Sciences Humaines*, 2016, n° 321, p. 83-100.

¹¹ Voir Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, t. 1, 1984.

présente. À ce titre, elles s'évertuent à restaurer un lien entre la période de la Shoah et le moment de l'investigation, entre les disparus et l'enquêteur qui tente de mettre ses pas dans les leurs.

Cette continuité, les enquêteurs ont très souvent le sentiment qu'ils sont les derniers à pouvoir la créer ; d'où l'urgence qui se dégage de nombre de leurs récits. En effet, le début du XXI^e siècle signe la fin de ce qu'Annette Wieviorka a nommé « l'ère du témoin¹² ». Un à un, les derniers survivants disparaissent, et la troisième génération¹³, à laquelle appartiennent la plupart des enquêteurs contemporains, sait qu'après elle nous n'aurons plus accès à une parole vive pour incarner et transmettre la mémoire de la Shoah.

Entre effacement complet et sauvetage des traces, entre paradigme de l'absence et désir de retrouver des détails propres aux existences supprimées : c'est donc autour de cette tension que ces enquêtes se nouent. Comme la plupart des récits de filiation, les investigations sur la Shoah procèdent d'une profonde pulsion archéologique, souvent mise en scène dans le récit lui-même. Les narrateurs racontent longuement leurs pérégrinations dans les archives, décrivent l'émotion qui les saisit à la découverte d'un document qu'ils n'auraient jamais pensé retrouver et qui jette un nouvel éclairage sur tel aspect de leur histoire familiale, s'attardent sur la description de lieux dont la visite leur permet de se rattacher à des bribes d'existence de leurs ancêtres. Ces enquêtes n'en cessent pas pour autant de se confronter, et de confronter leur lecteur, à l'impossibilité qui se trouve en leur cœur. Dans le sillage de *W ou le souvenir d'enfance* de Perec, elles exhibent les lacunes, les failles, les doutes, l'absence, l'impuissance à connaître vraiment ce qui constitue l'objet de leur recherche. Mais à l'encontre de cet état de fait, elles se situent résolument du côté de la vie. Car ceux qui les mènent ne souhaitent pas seulement savoir comment les disparus sont morts mais aussi et surtout comment ils ont vécu. Afin de pas les anéantir une nouvelle fois, ils entreprennent de considérer leur vie non pas seulement à la lumière de leur fin tragique, mais aussi à celle des espoirs, des luttes et du quotidien qui étaient les leurs. C'est pourquoi ils traquent de façon méthodique et presque obsessionnelle les détails, les anecdotes, les petits riens, tout cet infra-ordinaire en apparence insignifiant mais qui extrait les disparus de la masse indifférenciée des victimes, qui redonne à leur existence sa couleur propre, qui autorise à recomposer une part infirme de ce que furent leur individualité et leur liberté.

On devine ainsi à quel point l'enquête est un récit nécessairement incomplet. Un récit marqué avant tout par sa propre dualité. Car le texte tente de tresser ensemble deux histoires. Celle de la vie des disparus, toujours lacunaire et qui se présente comme le résultat de l'investigation, mais aussi celle du processus qui a permis de la retracer, cette enquête qui se déroule sous nos yeux, avec ses différentes étapes, ses succès, ses culs-de-sac, ses révélations et ses rendez-vous manqués. Si le parcours de l'enquêteur est souvent détaillé avec autant de minutie que son point d'aboutissement, c'est que, à l'image du narrateur d'un récit de filiation, celui-ci s'engage aussi dans une quête de soi. Régulièrement en butte au silence de ses parents et grands-parents au sujet de l'histoire familiale, ressentant avec force que les ombres non élucidées de la Shoah pèsent sur sa propre existence, le descendant tente, au moyen de l'enquête, d'accéder à sa propre identité, voire de la construire. Sans prétendre réparer les injustices du passé ni céder à l'illusion qu'il pourrait ressusciter les morts, il part à la recherche d'une place au sein d'une filiation que le

¹² Annette Wieviorka, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

¹³ Concernant les différentes générations après la Shoah, voir notamment Susan R. Suleiman, « The 1.5 generation : thinking about child survivors and the Holocaust », *American Imago*, vol. 59, n° 3, automne 2002, p. 277-295 ; Annelies Schulte Nordholt, *Perec, Modiano, Raczymow. La génération d'après et la mémoire de la Shoah*, Amsterdam-New York, Rodopi, « Faux titre », 2008 ; Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*, New York, Columbia University Press, 2012 ; Aurélie Barjonet, *L'Ère des non-témoins. La littérature des « petits enfants de la Shoah »*, Paris, Kimé, 2022.

génocide a manqué d'interrompre définitivement. Son investigation est aussi le récit de la conquête de la place qui lui a été assignée dans la chaîne brisée des générations. Elle autorise un ancrage dans une réalité non vécue, elle est une manière d'y participer à la marge et d'y prendre place. L'enquêteur se doit ainsi d'élaborer de lui-même ce qui pourrait constituer un héritage en historicisant son existence personnelle. C'est de la sorte qu'il insuffle le vivant dans ce qui s'était effacé, qu'il lui devient possible, au moyen de son entreprise d'écriture, d'engendrer lui-même ceux qui l'ont précédé.

C'est pourquoi son enquête le contraint généralement à interroger sa propre légitimité pour dire un événement qu'il n'a pas connu mais dont il est issu. Reconnaissons qu'une question éthique se joue là, mais qu'elle est surtout indissociable d'une question littéraire, une « question de narrateur » comme dit Mendelsohn : comment raconter ? Car le narrateur-enquêteur n'est pas un témoin. Il est tenu de restituer le plus fidèlement possible une expérience vécue qui n'est pas sienne. C'est sans doute la raison pour laquelle nombre d'enquêtes contemporaines exhibent, selon des dosages variables, une dimension métaréflexive. Le narrateur questionne, avec son lecteur, sa propre méthodologie, les stratégies d'écriture qu'il adopte, l'ordre dans lequel il narre les événements. Il fait état de ses hypothèses, de ses doutes, prend soin de signaler ce qui est de l'ordre du réel et ce qui relève du fantasme ou de la fiction.

Pour ces œuvres, enquêter ne signifie donc pas combler un manque en faisant renaître les disparus mais faire apparaître leur disparition. L'investigation se charge à la fois des faits et de leur anéantissement, du témoignage et de ce qui en reste quand il a été détruit. Elle s'en charge et s'en fait responsable. En ce sens, il convient de lui réserver une place primordiale dans notre présent. Car elle représente un moment essentiel de notre relation au passé que les textes réunis ici explorent chacun à leur manière.

Maxime DECOUT, Yona HANHART-MARMOR